

PROFESSION KOALA

Mère, auteure et freelance

Comment concilier vie de freelance, parentalité et mobilité géographique ? Mathilde Ramadier, auteure de plusieurs ouvrages dont *Arne Næss, pour une écologie joyeuse* (Actes Sud, 2017) et *Bienvenue dans le nouveau monde* (Premier Parallèle, 2017), témoigne des arbitrages à faire lorsqu'on désire être mère tout en restant freelance.

Texte : **Mathilde Ramadier** - Illustration : **Sofia Sita**

« T

OI, T'AS LE JOB IDÉAL POUR AVOIR UN GOSSE. »

C'est ce que m'a lancé un jour une amie tandis qu'on devisait sur la maternité autour d'un pichet de rosé. Pourtant, je ne suis ni puéricultrice, ni pédiatre, ni assistante maternelle. Bref, en matière de petite enfance, je n'y connaissais pas grand-chose. J'exerce depuis sept ans un métier créatif en freelance : je suis auteure de livres – pas même de livres jeunesse. En d'autres termes, pour cette amie comme pour beaucoup de gens, j'ai un travail qui n'en est pas vraiment un – créatif, donc pas sérieux, freelance, donc instable – et je peux de surcroît m'arrêter quand je le désire, disparaître plusieurs mois voire quelques années pour une grossesse ou quelques jours au pied levé quand mon enfant est malade sans que cela ait de conséquences graves pour ma « carrière » ou mes « employeurs ».

AUJOURD'HUI, J'AI UNE PETITE FILLE DE DEUX ANS. Quand je me remémore l'anecdote, je donne en partie raison à cette amie : oui, j'ai le métier idéal, puisque c'est celui que j'ai

choisi. Oui, je suis heureuse d'être mère, je l'ai désiré, nous l'avons ardemment désiré à deux et l'expérience est magnifique. En revanche, il n'y a pas de job idéal pour être mère. Soyons clairs : ils devraient tous l'être. Depuis huit ans je navigue entre deux pays, la France et l'Allemagne. Deux contrées voisines mais opposées en ce qui concerne la maternité. Le premier entretient le fantasme de la femme libre et parfaite, au sommet de sa carrière, courant d'un rendez-vous à l'autre en escarpins et mère de deux bambins bien élevés. Une folie puisque l'État peine à aider les femmes là où il le faudrait : congé paternité ridicule entretenant les inégalités hommes-femmes, manque de places en crèche, etc. Le second s'affiche plus conservateur : la plupart des mères sont obligées de s'arrêter de travailler un an puisque les crèches et les assistantes maternelles n'accueillent pas les enfants avant, le congé maternité de trois ans et l'allaitement longue durée (deux ans et plus) vont bon train, restreignant les libertés des femmes et entretenant un malaise dans la société allemande, sans parler de la démographie, en berne. Depuis huit ans je m'amuse à



observer ce qui les oppose et les réunit avec un constat sans appel : dans un cas comme dans l'autre, être artiste, freelance et mère n'est pas une condition « idéale », loin s'en faut.

SOIXANTE-DIX ANS APRÈS LA PARUTION DU DEUXIÈME SEXE DE SIMONE DE BEAUVOIR, qui avait choisi de ne pas avoir d'enfant pour devenir écrivaine, de nombreuses auteures et intellectuelles ont exploré ce lien ténu entre création et maternité – en dépit des moqueries de la critique, souvent. Marie Darrieussecq, avec son ouvrage *Le Bébé*, en fait partie. Elle raconte notamment l'émotion qui s'est emparée d'elle le jour où son compagnon est reparti travailler. Elle le regardait s'éloigner de la maison quand un frisson l'a traversée, un mélange de délice et d'effroi. Elle a pensé : « Ça y est, me voilà mère au foyer. » Pourtant, elle restait auteure, elle allait même consigner ce ressenti dans son carnet quelques heures plus tard, saisissant au vol quelques instants de liberté quand son nourrisson dormait. Mais à ce moment précis, ce dernier sanglotant dans ses bras, elle a d'abord senti le poids du monde qui se refermait sur elle. Ce sentiment ne saisit d'ailleurs pas que les mères : des pères racontent avoir vécu la même chose lorsqu'ils se sont retrouvés seuls avec leur bébé la toute première fois – et ce n'est pas un aveu de faiblesse.

LE JOUR OÙ MON COMPAGNON EST REPARTI TRAVAILLER APRÈS UN PREMIER MOIS DE CONGÉ PATERNITÉ (1), j'ai vécu ce tremblement inté-

rieur. J'étais tout à la fois excitée à l'idée de passer cette première journée mémorable, en symbiose avec mon enfant, repliée dans le cocon domestique à l'approche de l'hiver, mon bureau et mes livres pas loin, et effrayée par le risque de ne plus jamais être moi-même, une jeune femme pour qui la création et l'indépendance ne sont pas négociables. Lorsqu'il est rentré en fin de journée, notre fille dormait paisiblement dans son couffin, rassasiée, mais j'étais toujours en pyjama et n'avais avalé qu'un quignon de pain. Dans le sillage de mon

amie envieuse des freelances, mon beau-père m'a à cette période suggéré de déposer notre bébé sur un tapis de sol, près de ma table de travail, persuadé qu'avec quelques doudous et hochets bien choisis il pourrait s'occuper seul et me laisser tranquille le temps nécessaire à la concentration et l'écriture. L'intention était bonne mais je doute qu'une seule écrivaine sur cette planète ait réussi cet exploit – sans parler des écrivains à qui l'on n'a probablement jamais prodigué de tels conseils...

CERTES LE STATUT DE FREELANCE OFFRE BIEN DES LIBERTÉS, c'est d'ailleurs pour cela qu'on le choisit (2), mais c'est une liberté qui se paie ailleurs, elle n'est pas offerte. Non, être

freelance ne signifie pas pouvoir faire plusieurs choses à la fois : s'occuper d'un enfant et travailler, en l'occurrence. Cela n'offre pas le don d'ubiquité, ne permet pas de partir en vacances quand cela nous chante : au contraire, on ne bénéficie pas des congés payés. Être freelance ne signifie pas non plus nécessairement gagner plus, ni dicter sa loi auprès de ceux qui nous rémunèrent. Les conditions d'exercice pour les métiers créatifs sont même plutôt en recul (3). Soixante-dix ans après les choix de Simone de Beauvoir, je connais des jeunes femmes exerçant des métiers créatifs en freelance qui, épuisées, ont dû non pas renoncer à la maternité, mais se réorienter après quelques années, leur activité n'étant pas compatible avec leur vie de famille, malgré un certain talent et du succès.

La question de la liberté m'obsède depuis longtemps, pas seulement parce que j'ai étudié Sartre mais parce qu'elle se pose partout. Et lorsqu'il est question de désir, de création ou de maternité, elle s'impose avec d'autant plus de fracas. Vouloir combiner maternité et vie professionnelle est plus facile quand on est freelance car le processus de décision comprend moins d'acteurs, c'est vrai : notre liberté est moins entravée par les autres (qui sont l'enfer, rappelons-le). Pas de comptes à rendre à un employeur sexiste qui râlerait à



l'annonce de la grossesse, à des collègues jaloux qui confondent congé maternité et vacances, ni même à Pôle emploi (puisqu'on n'a de toute façon pas droit au chômage). Mais cette combinaison reste un vrai casse-tête, et l'« idéal » affirmé par mon amie, un horizon flou, encore utopique pour de nombreuses femmes. C'est un long processus de construction – et encore, je ne parle pas de celles qui élèvent leur enfant seules... Par ailleurs, la vie professionnelle du freelance empiétant plus naturellement sur la vie privée que celle d'un salarié (plus de contraintes d'horaires ni d'espace, donc tous les abus sont permis), surtout quand elle revêt un caractère artistique (impossible de dissocier complètement l'art et la vie), le bras de fer nécessaire pour séparer les deux (et tenir le burn out éloigné) est d'autant plus musclé.

LORSQUE J'AI APPRIS QUE J'ÉTAIS ENCEINTE, J'AI IMMÉDIATEMENT ÉCRIT À MES ÉDITEURS,

avant même d'en informer mon entourage proche, brisant au passage le tabou des trois premiers mois. Je travaillais sur plusieurs livres. L'un d'eux devant paraître la semaine du terme, j'ai demandé à repousser le plus loin possible la date de parution. Un mois supplémentaire m'a été accordé. J'ai en outre travaillé jusqu'à la semaine précédent mon accouchement puis ai dû m'occuper de la presse alors que mon bébé avait dix jours. J'ai donné des entretiens par téléphone en allaitant. Sur le moment, cela nous a fait rire, mais je ne saurais dire si j'étais plus proche du modèle français ou allemand, si j'étais réellement émancipée ou asservie. J'hésitais entre le sentiment de toute puissance parce que je menais tout de front, certaine d'avoir préservé ma liberté, et l'impression d'être totalement aliénée, par le travail et la maternité, deux pôles qui anéantissaient des plaisirs qui auraient dû rester purs, intacts et intimes. Je devais en outre rendre un manuscrit avant la date du terme. Je n'y suis pas arrivée : il m'était périodiquement impossible de rester des heures assise à mon bureau à cause des nausées, puis de la sciatique, puis des maux de dos et autres désagréments de la grossesse. J'ai dû finir le travail quelques mois après la

naissance, pour honorer mon engagement avec la maison d'édition. Comme il était impossible de retarder plus encore la date de parution, j'ai dû jongler pour terminer le livre alors que mon compagnon travaillait et que nous n'avions aucune solution de garde pour notre enfant. Sur ce point, je me demande qui a le job idéal : une salariée qui part en congé maladie ou maternité, ou une freelance qui n'a d'autre choix que de livrer dans les délais pour être rémunérée.

LA PREMIÈRE ANNÉE, J'AI TRIMBALLÉ MA FILLE PARTOUT OÙ JE LE POUVAIS.

En poussette, en écharpe, en train, en avion, en signature, en conférence, en festival, en résidence d'écriture – telle une mère koala qui saute d'une branche d'eucalyptus à une autre, son bébé bien accroché dans son dos. J'en garde des souvenirs de complicité merveilleux, très souvent partagés avec mon compagnon, lui aussi freelance et koala. Mais c'était fatiguant, et là encore, la question de la liberté surgit. Malgré son soutien indéfectible, je ne pouvais me séparer de notre enfant tant que j'allaitais (et l'allaitement était mon choix). Loin d'affirmer comme Freud que la biologie fait le destin, je voyais bien qu'elle me rattrapait en cet endroit... Mais mon statut de freelance, à l'équilibre fragile, ne me permettait pas non plus de me retirer de tout. Ces déplacements de koala devenaient eux aussi non négociables. Plus ils me fatiguaient, plus je les aimais. Dans les moments de grand épuisement, je repensais à Simone de Beauvoir qui criait de toutes ses forces qu'elle voulait vivre tout ce que la vie avait à lui offrir... en ne travaillant

que six heures par jour, en faisant beaucoup la fête, en dormant peu, et après avoir adopté une fille. ☺

(1) Nous avons bénéficié du congé parental allemand payé de quatorze mois, ouvert aux salariés comme aux freelances et à se répartir comme on le souhaite entre père et mère.

(2) Quand on le choisit et qu'il n'est pas subi, je ne parlerai pas d'ubérisation ici...

(3) Le statut d'auteur en France est hélas méconnu, plus précaire encore que celui d'intermittent du spectacle, et régulièrement mis en danger.

“J’hésitais entre le sentiment de toute puissance parce que je menais tout de front, certaine d’avoir préservé ma liberté, et l’impression d’être totalement aliénée par le travail et la maternité.”